

—Continuez ! — reprit-il. — Qu'avez-vous encore à me dire ? — J'écoute !

—Vous demandez votre protection monseigneur ! et vous suppliez de reprendre tous ces bienfaits dont vous avez comblé mon père !

—Vous refusez d'accepter ces dons ? — dit le duc avec étonnement.

—Oui, si ces dons ne sont la récompense que mérite mon père, s'ils sont le prix de mon malheur !

Le duc n'était pas habitué à s'entendre parler ainsi. Son esprit essentiellement dominateur n'eût certes pas permis un tel langage dans la bouche d'un homme, mais sa grande âme fut touchée de cette expression exquise des sentiments d'une jeune fille.

Il s'approcha de Catherine, lui prit les mains et la regarda bien en face. —Jurez-moi que votre père ne sait rien de tout cela ? — dit-il.

Catherine leva les yeux vers le ciel comme pour le prendre à témoin. —Je le jure ! — dit-elle.

—Jurez-moi que vous n'accueillerez jamais celui que vous aimez tant qu'il sera mon ennemi ?

—Je vous le jure, monseigneur !

—Bien ! — dit le duc. — J'ai foi en vous, mademoiselle.

Un léger craquement du plancher indiqua le pas lourd d'une personne qui entrain.

Mon père ! — dit Catherine.

Et se penchant vers le duc :

—Par pitié ! par grâce ! murmura-t-elle. — Qu'il ignore tout !

Des valets apportaient des candélabres chargés de cierges allumés. Le salon resplendit de lumière. M. de Lespars était près de sa fille. Cérano, les bras croisés, attendait à distance.

Le duc les enveloppa tous dans un regard.

—Monsieur de Lespars, — dit-il au moment où le baron se redressait après un profond salut, monseigneur de Lespars en votre qualité de souverain maître et inquisiteur des eaux et forêts de la Lorraine, vous devez être constamment à mes ordres. Pour rendre votre service plus doux, vous habitez l'hôtel de Lorraine. Millet tiendra, dès demain, un appartement à votre disposition.

Le conseiller du Parlement ouvrit des yeux étonnés. Cette nouvelle faveur, qui lui tombait des nues, le rendit muet. Instinctivement ses regards cherchèrent Cérano en vers lequel il se croyait redevable d'une nouvelle dose de reconnaissance.

Le duc se tourna vers Cérano ?

—Vous, — dit-il, — en votre qualité de secrétaire, vous avez la haute main sur la direction de ma maison. Vous, — baron, — me répondez sur votre tête de la sécurité et de la tranquillité de ceux qui sont mes serviteurs et mes hôtes, ne l'oubliez pas, — ne l'oubliez jamais !

Cérano, comme le baron s'isolait sans répondre. Alors le duc revint vers Catherine qui, les mains jointes et les yeux humides, regardait le duc de Lorraine comme elle eût regardé une apparition surnaturelle.

—Mademoiselle de Lespars, — lui dit-il, — à partir de cette heure vous êtes entièrement libre d'agir suivant votre volonté. Vous n'avez rien à redouter pour vous ou pour votre père. Vous n'épouserez maître Cérano que le jour où vous viendrez vous-même me dire que vous consentez librement à cette union.

—Demain, vous prêterez serment entre les mains de la princesse Louise comme demoiselle d'honneur, et en cette qualité, vous aurez à l'hôtel de Lorraine, alors que vous ne serez pas de service à la cour, un appartement particulier auprès de celui de la duchesse qui vous donnera rang dans sa maison.

—Cet appartement, vous l'occuperez dès ce soir.

Puis, après un silence :

—Vous vous êtes mis, loyalement sous la protection du duc de Lorraine — reprit-il. — Souvenez-vous, mademoiselle, que vous êtes là à l'abri du malheur, à l'abri du danger ! car chacun le sait : offenser ceux que je protège, c'est m'offenser moi-même. — Ah ! — dit Catherine, en tombant à genoux devant le duc et en saisissant ses mains qu'elle couvrit de larmes. — Vous n'êtes pas un homme, monseigneur ! Vous êtes un ange de miséricorde ! (A continuer)



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous mois.

Annonces : Première insertion, 10 centins par ligne : chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 26 Septembre 1885.

UN ROI S. V. P ?

Le pigeon voyageur spécial du *Canard*, arrivait ici samedi dernier avec un message de la plus haute importance. Les lecteurs du *Canard* ne sont pas sans avoir entendu parler des excentricités d'un certain Louis, Roy de Bavière, qui, non content de dépenser des sommes folles pour faire venir des chanteurs qui ne chantaient pas et pour faire édifier des théâtres dont il était le seul spectateur, vient de mettre le comble à ses méfaits, en élevant dans une porte l'un des nez les plus vénérables de la Bavière, celui du prince Lillilutttpppoulll, son oncle. Le peuple qui avait jusqu'à ce jour supporté bénévolement les balourdises de son Sire, ne put tolérer qu'un nez que les meilleures bières du pays avaient si glorieusement rongi pût être soumis sans vengeance à un aussi sanglant affront. Louis de Bavière va donc être déposé et les Bavaïrois, ne pouvant, comme tout peuple qui se respecte d'ailleurs, se passer d'un monarque qui daigne s'engraisser et engraisser les siens à leurs dépens, ont jeté les yeux sur les pays voisins pour y choisir un successeur à leur indigne roi. Les recherches faites en Europe ont été infructueuses, les princes du nom de Louis n'ayant répondu à aucune des conditions requises par le manuel des parfaits monarques. Mais un éminent avocat libéral canayen, correspondant politique du *Canard* en Europe, mit immédiatement sur les rangs des candidats, le bon roi St Louis, de notre bonne ville de Montréal, or ce nouveau candidat présentait justement les qualités qui manquaient absolument au monarque déposé : *galanterie, libéralité, prestance*, et juste assez myope pour n'y pas voir trop clair dans les affaires du royaume, etc., etc.

Une ambassade se forma en ce moment, à Munich qui viendra à Montréal pour offrir au nouvel élu les hommages de son peuple et les insignes de son rang.

Le roi St Louis en apprenant cette nouvelle n'a, parait-il, été que très médiocrement satisfait ; outre que le gouvernement Français continue à lui refuser l'entrée du pays craignant un soulèvement du peuple en sa faveur, notre St Louis a une haine invétérée contre les nihilistes allemands qu'il redoute et n'a jamais eu beaucoup de sympathie pour la bière, même Bavaïroise ; le moindre petit verre d'*étouffe du pays* fait, dit-on, bien mieux son affaire. Mais enfin si telle est la volonté des Bavaïrois, a dit sa Majesté, je me sacrifierai pour le bonheur de ce peuple.

—Une députation de Bavaïroises accompagnera l'ambassade ; on ne sait pas encore si le peuple n'imposera pas au souverain une épouse allemande.

On remarque depuis l'arrivée de cette nouvelle un remue ménage chez tous les fripiers marchands et loueurs de costumes de théâtre de Montréal, chacun se préparant pour briller dignement au cortège qui défilera avec le roi dans les rues de Munich. Les futurs grands officiers de la couronne ne sont pas encore nommés ; on tout cas Sa Majesté affirme que tous ses fidèles sujets canadiens recevront soit une haute sinécure, soit un titre honorifique et que de nombreuses médailles seront distribuées.

Les motifs ont envoyé ici une députation pour demander que leurs terres soient transportées en Bavière ; il sera fait droit à cette réclamation, comme aux autres.

DEPECES TELEGRAPHIQUES

Pigeon voyageur spécial.

MORT D'UN GROS VENTRE

St Thomas Ont. — La locomotive d'un train de marchandises, vient de croquer un vide (style *Etendard*) dans la corporation des gros-ventres. *Jumbo* n'est plus ! De testament de l'illustre défunt n'a pas encore été ouvert ; on ravauche son ventre l'a été, et le naturaliste chargé d'empailler (tout comme un modeste oiseau) l'énorme animal a promis d'envoyer les intestins à notre concitoyen P. Oizol qui en confection-

nera assez de boudins pour rassasier l'appétit de tous les estomacs de la société à leur prochain banquet.

EXPULSION

Paris 21. — Le gouvernement français est vivement occupé en ce moment à compiler le dossier pour l'extradition de M. Joseph Tassé de la *Minerve*. Le fait d'avoir déserté son poste de journaliste au moment des assemblées en faveur de Riel, constitue, paraît-il un crime de haute trahison. M. J. Tassé est sous la surveillance active de la police, qui l'accompagne, même aux folies Bergères. Le mentor de la *Minerve* est vivement abattu, et les plus gracieux sourires de Laura de Sartigny à laquelle il avait été chaudement recommandé par le Grand-Vicaire n'ont même plus le pouvoir de le déridier. M. Tassé a promis que si on voulait le laisser tranquille il maintiendrait sa candidature aux prochaines élections malgré l'échec certain auquel il s'attend. Cette requête sera prise en considération. M. Tassé ne sait pas à quoi il s'expose, ou a vu des candidats moins coupables que lui mordus par des électeurs enragés. Il est vrai que Tassé ne court pas le risque d'attraper l'hydrophobie ; il enrage depuis si longtemps !

NOUVELLES DE LA SEMAINE

ETENDARDISIANERIE

De plus en plus fort ce brave *Etendard* continue à couvrir de ses plis les plus monstrueuses élocubrations de ses rédacteurs c'est sans doute pour faire s'esclaffer de rire le public des Folies Bergères que le Grand Vicaire laisse insérer ces folies-là... S'il se bornait aux faits divers les plus graves les Etendardeux emploient le même style. Jugez en un peu par la nécrologie suivante : *La tombe vient de se reformer sur X a creusé un vide dans le cercle de ses amis. Comment voulez-vous que la fin du monde n'arrive pas si c'est en se reformant que les tombes creusent.* Le *Canard*, lui, croit que si l'*Etendard* fermait sa boîte qu'il croquerait pas un grand vide dans le journalisme. Oh non !

AFFAIRE DES CAROLINES

Par le temps de républicanisme qui règne, si ce verbe peut s'accorder avec la république, les rois, tout comme les princes en disponibilité, jouissent d'une fâcheuse réputation. Les malheurs de la noble Espagne n'ont pu gagner l'indulgence en faveur de celui qui préside à ses destinées.

A tort ou à raison, des âmes, à coup sûr peu charitables, prêtent à Alphonse XII plus de *connivances* que de savoir. Ces âmes ajoutent, aussi haut qu'une âme peut parler, que les favoris dont jadis s'énamoura l'infortunée Mercédès n'ont poussé qu'aux dépens de l'ouïe du jeune monarque. De là naîtraient quelques augustes quiproquos.

Quand, ces jours derniers, M. Canovas, qui, pour être au pluriel, ne vaut pas tout entier, à mon goût, la moitié de Canovas, vint annoncer à son maître l'événement dont l'Europe a haleté durant une semaine :

—Quoi ! fit le roi, en jouissant (chacun sait que c'est là, à nous autres Espagnols, notre manière de parler). Quoi ! quelqu'un a osé porter la main dans le lit de Caroline ?

—Sire, répondit un chambellan, qui, ayant, au propre, perdu sa cluf, la cherchait dans la chambre royale, il ne s'agit pas de lit, mais bien d'île, et pas d'une, mais de plusieurs Carolines. Ce sont des Allemands qui les courtisent, et, quand ils s'en mêlent, ces gens-là ne gagnent pas timidement la main, mais les pieds, et quels pieds !

Sentant encore à son front la douceur des baisers de son vieux cousin, le fils d'Isabelle faillit perdre la tête à cette révélation. Il voulait envoyer à Guillaume le premier objet qui se trouva à sa portée. Or, c'était un objet intime, que, dans sa stupeur, il prenait pour son casque de uhlan. Heureusement que le chambellan s'empressa, comme c'était son devoir, d'escamoter ce casque de la décadence. Cette précaution a certainement évité les plus sombres complications.

LES HUITRES

Le mois de septembre est celui où les huitres font leur entrée... dans notre estomac. L'anecdote suivante est donc d'actualité.

M. Schalouchine, père des banquiers russes, était serf du comte Scheremetief. C'était un marchand fort riche. Plusieurs fois il avait offert à son maître jusqu'à 250,000 francs pour sa liberté, mais à aucun prix le comte n'en voulait entendre parler.

Schalouchine se désolait. Etant serf, ses enfants ne pouvaient hériter de sa fortune ni se marier selon leurs goûts.

Un jour, au mois de mars, qu'il se rendait à Saint-Petersbourg pour une dernière tentative, il emporta un tonneau d'huitres pour le comte, qui donnait ce jour-là un splendide déjeuner auquel il ne manquait que des huitres.

Et comme Scheremetief s'emportait contre son maître d'hôtel qui apportait que ces mollusques étaient pour le quart d'heure absolument introuvables dans tout Pétersbourg, on annonça le serf millionnaire.

CAROLINE !

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PERSONNAGES

CHOUROUTMANN,
DON HIDALGO,
CAROLINE.

(Le théâtre représente un appartement confortable)

SCÈNE I.

DON HIDALGO, entrant par la gauche. — C'est ici que repose celle que j'aime... Caroline ! ma Caroline adorée ! Il y a bien longtemps qu'elle est à moi et, pourtant, plus je la vois plus je l'adore... C'est que ce n'est pas une Caroline ordinaire !... Sa vertu est escarpée et sans berda... Et quel soin de sa personne !... Croiriez-vous que, à quelque heure du jour que j'arrive, je la trouve sans cesse entourée d'eau de tous côtés ? Allons, il faut que je lui chante une sérénade. (Il chante)

Sous le beau ciel de l'Espagne,
Qu'un jeune homme amoureux,
Est heureux !
Tra la la, tra la la.
Caroline est ma compagne
Et j'en suis tout à fait
Satisfait.
Tra la la, tra la la.

Elle m'attend... je vais la rejoindre... Ah ! sursis ! j'ai oublié d'acheter des cigarettes... et un Espagnol sans cigarettes, c'est presque un Portugais... Bast ! je cours jusqu'au plus prochain bureau de tabac... Caroline ! à tout à l'heure ! (Il sort.)

SCÈNE II.

CHOUROUTMANN, entrant par la fenêtre. — Si j'ai bien pris mes mesures me voilà dans l'appartement qu'habite cette délicieuse Caroline que j'ai rencontrée l'autre soir. Quoique d'une nature calme, je me suis laissé enflammer par son œil andalous. Voici une jeune personne qui ferait bien dans ma collection ! Je sais bien qu'elle est déjà en puissance de quelqu'un ; mais cela n'est pas fait pour m'arrêter. Il s'agit simplement de lui démontrer qu'elle a tout avantage à lâcher l'autre et à me tomber dans les bras. D'ailleurs, en fait de Carolines, possession vaut titre, et on ne me résiste pas, à moi. Voyons ! attirons-la par une romance amoureuse. (Il commence l'air de Litschen et Fritzchen) Non, ça n'est pas ça. J'ai tellement pris l'habitude, quand je suis en France de dire : "Je suis Alsacien", que cet air me revient malgré moi. Ah ! m'y voici. (Il chante.)

Viens chantonner tamo.

SCÈNE III.

Choucoutmann, Caroline

CAROLINE, sortant de sa chambre. — Quels accents viens-tu d'entendre ? Cette voix n'est pas celle de mon cher don Hidalgo — (Après avoir Choucoutmann.) C'est... un étranger ! CHOUROUTMANN. — Ne le croyez pas, belle Caroline !... Quand vous saurez qui je suis...

CAROLINE. — Mais, monsieur, c'est une infamie !... On ne s'introduit pas ainsi dans l'appartement d'une jeune personne.

CHOUROUTMANN. — Je vous aime !

CAROLINE. — Ça, c'est presque une raison... Seulement, vous oubliez que je ne suis pas libre.

CHOUROUTMANN. — Ah ! voilà qui m'est bien égal par exemple !

CAROLINE. — J'appartiens à un noble Espagnol.

CHOUROUTMANN. — C'est-à-dire que vous lui appartenez ; mais, désormais, c'est à moi... à moi seul...

CAROLINE. — Qu'osez-vous dire ?

CHOUROUTMANN. — Croyez-vous donc que l'Espagnol soit le dernier mot du bonheur ici-bas ?... Un homme qui chante des sérénades dans lesquelles *alcade* rime avec *embuscade*, et mantille avec Castille... C'est ça qui doit être réginal !

CAROLINE. — Quand on est habitué...

CHOUROUTMANN. — Sans compter qu'il vous délaisse beaucoup... Il reste des jours entiers sans vous voir... Tenez ! je parie qu'il ne vous a jamais emmenées à Madrid.

CAROLINE. — C'est vrai.

CHOUROUTMANN. — Tandis qu'avec moi vous ne vous ennuyerez pas une minute... Je suis gai en société, et je suis puissant... très puissant.

CAROLINE. — C'est que don Hi-